

Elisabeth Leseur

Vie et sainteté

Paroisse de Mouthe, le 6 mars 2020

I – Vie

Jeunesse

Pauline Elisabeth Arrighi est née le 16 octobre 1866, à Paris. Elle est la fille aînée d'Antoine Arrighi, avocat à la cour impériale, membre du Conseil général de Corse, et de Gatiene Picard. Quatre autres enfants, trois filles et un garçon suivront. La famille Picard était aussi une famille aisée, privilégiée, une famille de hauts fonctionnaires.

Sur le plan scolaire, elle reçoit une éducation classique, assez pauvre, comme c'était le cas à cette époque, pour les filles. Il semble que sa formation religieuse chrétienne ait été bonne. Sa formation culturelle, littéraire et artistique fut plutôt solide, comme c'était le cas pour les personnes de son milieu. Enfance heureuse, équilibrée, privilégiée...

Mariage

En 1887, elle fait la connaissance de Félix Leseur, médecin de formation, qui est séduit par son charme, son intelligence, sa gaieté. Ils ont des goûts semblables au plan culturel et artistique, mais tout à fait dissemblables au plan religieux. Félix, qui appartenait pourtant à une famille catholique pratiquante, originaire de Reims, était agnostique. Lors de son mariage, le 31 juillet 1899 en l'église St Germain des Prés à Paris, Félix promet à son épouse de respecter ses convictions chrétiennes.

Les époux nagent dans le bonheur au cours de leur voyage de noce. Mais ce bonheur ne durera pas. Elisabeth est malade : un phlegmon à l'abdomen et à l'intestin, la menace de mort, car il y a un risque de péritonite ; elle souffre de deux fistules ; elle mourra d'un cancer. Elisabeth sera toute sa vie une femme blessée, souffrant en permanence. Cela entravera sa vie conjugale, empêchera tout projet de maternité.

Félix a une vie professionnelle très active. Ayant renoncé à la carrière de médecin des colonies, mais ayant fait partie de sociétés géographiques et coloniales, il s'était orienté vers la grande presse et travaillait depuis 1892 au journal « Le Siècle », très anticlérical, où il était responsable de la rubrique « Questions coloniales ». Il est nommé en 1894 membre du Conseil Supérieur des Colonies.

Ensemble, Félix et Elisabeth ont une vie mondaine très fournie. Ce sont des amis très estimés par leur entourage.

Elisabeth quant à elle se cultive. Elle lit beaucoup. Elle apprend le latin en 1892 ; elle apprendra le russe en 1894, fera de la philosophie en 1895, de l'italien en 1900.

L'épreuve et le combat

En 1896, ils voyagent en Afrique du Nord. Félix était membre de « L'OEuvre de la Mosquée », constituée par le gouvernement français en vue de la construction d'un lieu de culte et d'un centre universitaire musulmans à Paris. C'est à ce titre que Félix est désigné pour préparer ce projet par un voyage en Tunisie et en Algérie. Elisabeth l'accompagne. Le voyage fut enchanteur. Ce premier projet de mosquée à Paris n'aboutira cependant pas.

En 1897, ils sont au festival de Bayreuth : ils éprouvent une passion commune pour Wagner. C'est à ce moment-là qu'Elisabeth est, grâce à l'action terrible de Félix, le plus éloignée de la foi. Elle avait cessé de pratiquer et sa famille, témoin impuissant de ce désastre intime, en était désolée.

En 1898, Elisabeth dit un jour à son mari : « Je n'ai plus rien à lire, donne-moi quelque chose ». Félix lui répond : « Prends dans ma bibliothèque les *Origines du Christianisme* de Renan ; c'est très bien écrit, cela t'intéressera ». *La Vie de Jésus* qui constitue le premier tome de *l'Histoire des origines du christianisme*, est un livre qui détruit la foi en Jésus-Christ. Dans son livre de souvenir sur le Père Lagrange, fondateur de l'Ecole biblique de Jérusalem, Jean Guitton cite cette remarque savoureuse du dominicain : « *La Vie de Jésus* de Renan, c'est un examen où Jésus a neuf sur dix en humanité et zéro en divinité ». Le catéchisme qui avait formé Elisabeth donnait dix sur dix à Jésus en divinité, mais zéro en humanité....

Pour comprendre le parti pris par Renan, Elisabeth travaille... Elle se met à lire l'Evangile...

C'est en 1895 que les Leseur sont invités à Jougue par Maurice Ordinaire, un ami. Le père de celui-ci, député au Parlement depuis 1889, était né à Jougue. Félix et Elisabeth furent séduits par la région. Ils achetèrent un terrain et firent construire une maison de campagne achevée en 1902. A partir de cette date, ils passèrent tous leurs étés à Jougue.

En 1899 ils font un long voyage qui les conduit en Russie et en Finlande, puis à Constantinople. Ils rentrent en France via Athènes, Corfou, Venise...

C'est aussi en 1899 qu'elle commence son journal spirituel qui sera publié après sa mort sous le titre : « Journal et pensées de chaque jour ». Voici comment commence le journal : « *Depuis un an, j'ai beaucoup pensé, beaucoup prié ; j'ai cherché sans cesse à m'éclairer et, dans ce travail perpétuel, mon esprit a acquis plus de maturité, mes convictions sont devenues plus profondes et aussi mon amour pour les âmes. Qu'y-a-t-il de plus grand que l'âme humaine ? de plus beau qu'une conviction ?* » (11 septembre 1899)

En 1900, les deux époux voyagent en Espagne. Elle commence à employer le mot « communion » : la communion est impossible avec son mari ; elle s'ouvre alors au mystère de cette communion cachée et bien réelle, la communion des saints. Au retour de ce voyage, elle note dans son journal : « *Pendant ce voyage, j'ai beaucoup pensé et prié, et j'ai vu clair en moi et dans ma vie. Cette vie, je l'ai consacrée à Dieu ; je me suis donnée à lui dans un élan de tout mon être ; j'ai ardemment prié pour ceux que j'aime, pour celui que j'aime par-dessus tout.* » (29 mai 1900)

Elle souffre d'autant plus de l'anticléricisme de son époux qu'elle l'aime énormément. Voici deux extraits de ses lettres à son mari : « *Quand nous serons bien vieux et que nous nous aimerons toujours d'amour, le souvenir de ces moments passés ensemble, de toute cette bonne vie à deux, ou plutôt en un, nous sera très doux.* » ... *le monde de tendresses, de joies, de souffrances qui existe en moi ne peut être discerné que par ceux qui voient au-delà des apparences. Peut-être es-tu le seul qui l'ait vraiment pénétré et ce doit être une des causes de cette tendresse que j'ai pour toi. Il s'y mêle une sorte de reconnaissance de ce que tu as su aimer en moi, à travers un corps blessé, l'esprit qui en est trop souvent le douloureux prisonnier et que l'infirmité de l'un ne t'ai pas fait oublier ce qu'il pouvait y avoir de bon en l'autre. Combien peu d'hommes auraient été capables de cela. Ce sont des choses qui créent des liens indestructibles et ceux qui m'attachent à toi ne pourront se rompre. J'espère mon très aimé qu'il en est de même des tiens.* » (21 juillet 1908)

La vocation d'Elisabeth se précise peu à peu. Elle a le souci des âmes et pense que l'on peut leur être utile sans qu'elles le sachent. C'est ce qu'elle désire à l'égard de son mari. Être utile au bien de son âme sans qu'il le sache. Mais comment être utile à cette âme et à toutes celles qu'elle aime ? Comment leur faire connaître Dieu ? « *Par la sérénité et la force que je veux acquérir, note-t-elle dans son journal, je prouverai que la vie chrétienne est grande et belle... En cultivant en moi toutes les facultés supérieures de l'esprit, je proclamerai que Dieu est la suprême intelligence.* » (29 mai 1900)

« *...Je crois à cette loi mystérieuse et divine que nous appelons la Communion des Saints. Je sais que pas un cri, pas un désir, pas un appel ne se perd en sortant des profondeurs de notre âme...* » (28 novembre 1900)

De fait, Elisabeth lit beaucoup : l'Évangile, quotidiennement, *L'Imitation de Jésus-Christ*, *La Somme* de saint Thomas d'Aquin, elle connaît sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse d'Avila, saint François de Sales. Elle apprécie beaucoup sainte Thérèse de Lisieux dont on a publié en 1898 *L'Histoire d'une âme*. Elle lit les auteurs de l'époque : Faber, Gratry, Gay, d'Hulst, Goyau, Veuillot. Un temps, elle lit la *Revue Biblique* du Père Lagrange et des Dominicains de Jérusalem.

Mais le livre des livres c'est l'Évangile qui forme son être intime : « *Il m'aide à comprendre la vie, à sourire au devoir, et à vouloir fortement.* » (12 septembre 1900)

L'année 1901 est marquée par la mort de son neveu, le petit Roger, 7 ans. Elle passe des heures à son chevet.

Nous l'avons dit, c'est en 1902 que les époux passent à Jougue, dans la maison qu'ils ont fait construire, leur premier été.

Une vie nouvelle

Fin 1902, Elisabeth note dans son journal : « *J'ai senti vivement, ces temps-ci, que je suis à un tournant de ma vie, que j'en dois faire une œuvre meilleure, plus haute...* » (10 décembre 1902)

En 1903, au Couvent de l'Annonciation à Paris, le 25 mars, elle est marraine d'un adulte qui reçoit le baptême. Elle fait la connaissance du Père dominicain Hébert qui deviendra son directeur spirituel. Elle le nommera « l'âme de mon âme ».

Plus tard, il livrera son témoignage : *« Il fallut d'abord établir dans cette âme la paix en lui demandant d'abolir un excès d'analyse intérieure qui l'eut paralysée en l'agitant... Cette conscience attentive avait contracté des habitudes d'examen, d'introspection, longtemps fort utiles, mais qui ne laissaient pas de la mettre sur une pente dangereuse. Elles eussent aisément versé au scrupule, au souci exagéré d'une netteté morale sans aucune poussière ni aucune ombre. N'est-ce pas l'écueil des bonnes volontés totales ? »* Grâce au Père Hébert, Elisabeth se débarrassera de ce qu'elle appelle, en pleine conscience sur elle-même, sa « manie de propreté ».

Toujours en 1903, le 22 avril, à Rome, C'est une nouvelle grâce dont elle bénéficie. Elle en confie le récit détaillé à son journal. Toute sa vie durant, et surtout aux heures de souffrance, elle sera soutenue par le souvenir de ce qu'elle a vécu : *« J'ai senti vivre en moi, présent et m'apportant un amour ineffable, le Christ béni, Dieu même : cette âme incomparable a parlé à la mienne, et toute la tendresse infinie du Sauveur a passé un instant en moi... Je me suis sentie renouvelée par Lui jusqu'aux profondeurs, prête à la vie nouvelle, aux devoirs, à l'œuvre voulue par sa Providence. Je me suis donnée sans réserve et je lui ai donné l'avenir. »* (23 juillet 1903)

« Je me suis donnée sans réserve et je lui ai donné l'avenir. » Elisabeth s'est toute entière consacrée à Dieu. Désormais, elle vivra écartelée entre le désir, une communion plus profonde avec son mari, et la réalité, la grande solitude d'âme et la souffrance physique.

Elle s'intéresse à la doctrine sociale de l'Église et aux œuvres sociales de celle-ci. Elle soutient un dispensaire dans le quartier de Plaisance (Paroisse Notre-Dame du Rosaire – 14^e arrondissement de Paris). En février 1903, elle loue au Vésinet, près de Paris, une grande maison de douze chambres pour accueillir, dans les meilleures conditions possibles de jeunes ouvrières. Elle constitue une association Loi de 1901, l'association « Foyer de la jeune fille ». Mais ce foyer ne durera pas pour diverses raisons. Elisabeth continuera à donner du temps pour de œuvres sociales par l'intermédiaire d'une association plus solide à laquelle elle avait offert ses services dès 1903, l'« Union familiale », et qui s'adressait à plus de 300 familles. Félix était très opposé à ces activités de son épouse. Il avouera par la suite que la pauvreté lui inspirait une sorte de répulsion. En 1909-1910, Elisabeth apportera aussi son concours à l'« Union populaire catholique » qui soutenait plus de 2000 familles. Elle était attachée à la section de la Plaine-Saint-Denis, où elle allait régulièrement visiter les familles. Félix affirmera plus tard qu'Elisabeth était passionnée par l'Union populaire catholique, à tel point que, lorsque la maladie l'empêcha de continuer les visites à domicile, elle fit pour l'Union des travaux de secrétariat à domicile.

Parallèlement, par son travail intérieur sur elle-même, Elisabeth développera une véritable science des âmes. Son journal témoigne que c'était le fruit d'un véritable travail, décidé, volontaire, généreux : *« Aller de plus en plus aux âmes et les aborder avec respect et délicatesse, les toucher avec amour. Chercher toujours à 'comprendre' tout et tous. Ne pas*

discuter, agir surtout par le contact, par l'exemple : dissiper les préjugés, montrer Dieu et Le faire sentir sans parler de Lui ; fortifier son intelligence, agrandir de plus en plus son âme ; aimer sans se lasser, malgré les déceptions et l'indifférence. Plus que tous, attirer à soi les petits et les humbles pour les conduire à Celui qui les aime tant. Respect inaltérable, profond des âmes ; ne jamais leur faire une violence, fut-elle tendre, mais entr'ouvrir son âme pour montrer la lumière qui est en elle, la vérité qui y vit, et laisser cette vérité créatrice éclairer et transformer, sans aucun mérite de notre part, par le seul fait de sa présence en nous... » (9 mars 1904)

Cette activité d'âme à âme se développera notamment par une abondante correspondance familiale et amicale, en particulier lorsque Elisabeth sera empêchée d'agir à cause de la maladie. En témoignent les correspondances avec sa mère, avec sa belle-mère et avec de nombreux amis croyants et incroyants.

La correspondance avec Jeanne Alcan, israélite, révèle des échanges d'une très grande profondeur. La correspondance avec Aimée Fiévet, directrice d'école, qui avait perdu la foi, montre comment Elisabeth a de l'influence sur des personnes en recherche. La correspondance avec Félix Le Dantec, auteur d'un ouvrage intitulé *L'athéisme*, et époux d'une de ses amies d'enfance, Yvonne Gros, révèle une Elisabeth très franche et courageuse pour affronter des pensées si opposées à la sienne.

On notera aussi, plus tard, la correspondance qu'elle engagera avec la sœur Marie Goby, religieuse à Beaune, à l'Hôtel-Dieu, à partir de 1910 et jusqu'à sa mort. Cette correspondance, qui témoigne d'une profonde amitié spirituelle a été publiée en 1918 sous le titre *Lettres sur la souffrance*, et a donné lieu à une nouvelle édition (augmentée par les lettres de sœur Marie Goby) en 201, aux Editions du Cerf. Elle mériterait une présentation substantielle.

En 1905, la mort de sa sœur Juliette est une épreuve terrible pour Elisabeth, d'autant plus que cet événement complique les relations entre Elisabeth et sa mère, complètement révoltée par la disparition de sa fille. Elle entre dans un profond silence intérieur. Elle a le sentiment d'avoir trop parlé avec les autres, et trop parlé de Dieu. « *Quelques réflexions faites à mon sujet, l'attitude d'êtres chers, m'ont déjà donné une salutaire leçon d'humilité et rappelée au devoir du silence... silence sur mes épreuves, silence sur ma vie intérieure et sur ce que Dieu a fait sans cesse pour moi, silence sur mon âme, silence sur toutes les réalités surnaturelles, sur mes espérances et sur ma foi... je veux conserver ce grand silence de l'âme, ce seule à seul avec Dieu, qui est le gardien de la force et de la virilité intérieure... » (31 janvier 1906)*

Silence choisi, silence et solitude subis et assumés... « *Passer sans cesse à côté d'êtres chers ou amis sans pouvoir un instant entr'ouvrir son âme, sans rien donner de son être intime, c'est une souffrance bien intense. » (3 mai 1904) Et cette prière : « Mon Sauveur, je suis bien seule, Vous le savez, au point de vue spirituel : et vous savez aussi ce que je souffre de l'hostilité et de l'indifférence de certains... » (21 octobre 1911)*

Le 10 avril 1911, Elisabeth est opérée d'un cancer du sein. Elle semble se remettre, mais la maladie reprendra au début de l'année 1913. En juillet elle devra s'aliter. Le cancer l'emportera en mai 2014.

Félix dominicain. Le Père Marie-Albert Leseur

Félix découvre son journal. Il en est bouleversé. La guerre de 1914 éclate : Félix est envoyé à Bordeaux. Il décide d'aller à Lourdes, en mémoire de sa femme. « Dieu l'y attendait », dira-t-il...

Pendant un an, il chemine seul. Puis il se rapproche des Dominicains sur les conseils d'un ami et devient tertiaire dominicain. Il publie le journal de son épouse. Il pense à devenir prêtre. Il est découragé par un prêtre, puis par le pape Benoît XV, au cours d'un pèlerinage où il rencontre Sa Sainteté et lui offre le journal d'Elisabeth. Mais Félix insistera. Devenu, Frère Prêcher, le Révérend Père Marie Albert Leseur consacra le reste de sa vie à diffuser la pensée et les écrits de sa femme : « Journal et pensées de chaque jour », « Lettres sur la souffrance », « La Vie spirituelle », « Lettres à des incroyants ». Le Journal fut traduit en de nombreuses langues et l'influence d'Elisabeth et de ses écrits fut grande entre les deux guerres en Europe et Amérique du Nord et du Sud.

Lou Tseng Tsiang

Lou était un jeune diplomate chinois en poste auprès de l'Empereur Nicolas II de Russie. Il épousa à Saint Pétersbourg une jeune belge Berthe Berry. La carrière de ce jeune fonctionnaire s'avéra brillante. Accédant à la fonction de Ministre des Affaires Etrangères de Chine, il fut présent à Versailles comme signataire, pour son pays, du fameux Traité de Paix de 1919. Cependant, scandalisé par les conditions proposées à la Chine, il refusa de signer. Cet acte lui valut un accueil triomphal à Shangai lors de son retour d'Europe. Les alliés, sous l'influence notamment de Georges Clémenceau, avaient inéquitablement favorisé le Japon au détriment de la Chine. Par la suite, représentant la Chine en Suisse, il eut l'occasion de découvrir, avec son épouse, les œuvres d'Elisabeth Leseur.

Après la mort de son épouse, en 1926, il décida de suivre l'exemple de Félix Leseur. Il entra au Monastère bénédictin Saint André de Gand en Belgique.

Dom Pierre Célestin Lou Tseng Tsiang devint abbé de cette abbaye le 10 mai 1946.

II – Sainteté

Un désir ancien de sainteté

En 1934, a été publié le *Journal d'enfant* d'Elisabeth Leseur, journal qu'elle a rédigé entre 1877 (elle avait 11 ans) et 1881 (elle avait 15 ans) autour de la préparation et de la célébration de sa première communion. Bien des traits qui caractérisent le journal d'adulte, *Journal et pensées de chaque jour*, habitent déjà le *Journal d'enfant*.

Ce qui est frappant, c'est que, marquée sans doute par l'époque et par l'éducation qu'elle recevait de ses parents et de son entourage, elle est habitée par le souci du devoir et des

résolutions à prendre et à mettre en œuvre. Or une partie du journal d'adulte s'intitule "Cahier de résolutions". Il couvre les années 1906-1912.

Voici ce que l'on trouve dans le *Journal d'enfant* : *"Je me suis fait un règlement, comme Mademoiselle me l'a conseillé (...) Je vais suivre ce règlement qui est du reste bien facile, et, comme cela, tout sera toujours fait"* (28 décembre 1877) *"Ce matin en faisant ma prière, j'ai pris toutes sortes de résolutions pour le mois qui commence et j'ai supplié le Bon Dieu et la Sainte Vierge de m'aider à les tenir cette fois-là"* (1^{er} avril 1878) Un règlement, des résolutions... Il ne faut cependant pas interpréter les choses de manière trop rigoureuse. Élisabeth le dit elle-même plusieurs fois dans son journal d'adulte : tout cela est relatif aux circonstances contradictoires éventuelles et au prochain, à ses besoins, à ses sollicitations. Ce qui est à noter c'est que s'exprime, par ces résolutions, une volonté forte, un vouloir, un désir de ne pas se laisser aller, mais au contraire de se prendre en main pour marcher dans la direction souhaitée. Cette volonté forte, déterminée, c'est le désir de la sainteté. Petite, elle l'appelle aussi perfection, mais c'est de sainteté qu'il s'agit. *"J'ai lu aujourd'hui dans mon livre ; on dit que pour atteindre la perfection, il n'est pas besoin de faits éclatants. Oh ! comme je voudrais le devenir ; j'espère arriver avec l'aide du bon Dieu, car j'ai bonne volonté"* (28 juillet 1878)

Dès la première expérience chrétienne consciente, exprimée dans le *Journal d'enfant*, Élisabeth Leseur découvre que le chemin de la sainteté est rude, qu'il consiste en un combat. Mais le combat a un double objet : il s'agit de combattre le démon, ainsi que ses propres défauts. A propos du démon, voici quelques expressions relevées dans le *Journal d'enfant* entre janvier et mars 1879, période où elle a des difficultés à être sage et où elle se sent assaillie par des tentations :

"Mais c'est ce vilain démon qui est cause de tout"

"C'est lui qui est le mal et il n'aime que le mal"

« *Ah ! le vilain démon qui m'envoie tant de tentations* »

"C'est ce vilain démon qui revient toujours, je veux le vaincre"

"Car le démon aurait bien voulu être vainqueur encore une fois. Je l'ai attrapé"

"Mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc ennuyeux que le démon existe"

Si j'ai insisté sur cet aspect du combat, si présent dans le *Journal d'enfant*, c'est que cela marquera beaucoup la personnalité d'Élisabeth Leseur qui écrira dans son journal d'adulte *"Vivre c'est lutter, souffrir et aimer"* (18 octobre 1902). Cette formule fait écho à la dernière phrase du *Journal d'enfant*.

"Il faut : ne plus pécher (= lutter), s'offrir à Jésus (= en particulier par la souffrance) et le faire régner autour de nous (= aimer) » (mercredi soir 7 mars 1881)

La vertu d'espérance

La tonalité du *Journal et pensées de chaque jour*, bien qu'on y trouve encore le vocabulaire du devoir et du combat dont nous venons de parler, reste très positive et lumineuse.

Pour la décrire, peut-être suffit-il de lire le psaume que Félix Leseur a voulu placer en tête du livre, le psaume 129, psaume par excellence de l'espérance. Voici quelques phrases de ce psaume : "J'espère le Seigneur de toute mon âme ; je l'espère, et j'attends sa parole. Mon âme attend le Seigneur plus qu'un veilleur ne guette l'aurore. Plus qu'un veilleur ne guette l'aurore, attend le Seigneur, Israël"

Suit la prière composée par Élisabeth Leseur à la demande de sa sœur. Elle comporte trois mots qui, de mon point de vue, dressent un portrait spirituel de son auteur et caractérisent sa sainteté beaucoup plus que les mots devoir, combat, résolutions : l'espérance, la force, la sérénité.

Voici cette prière, intitulée "Prière pour demander à Dieu la vertu d'espérance"

"Mon Dieu, qui nous avez permis les espoirs humains, mais qui Seul donnez **l'espérance chrétienne** et surnaturelle, accordez, je Vous en supplie, par votre grâce, cette vertu à mon âme, à toutes les âmes qui me sont chères et à celles de tous les chrétiens : faites qu'elle illumine et transforme pour nous la vie, la souffrance et la mort même, et qu'elle nous conserve, à travers les déceptions et les tristesses de chaque jour, une **force intime** et une **inaltérable sérénité**"

Ainsi le désir de sainteté d'Élisabeth Leseur est fortement empreint de la vertu d'espérance, avec ses deux ailes, la force et la sérénité qui habitent ceux qui espèrent et les font monter vers Dieu, selon cette image d'Élisabeth elle-même : "*Tout âme qui s'élève, élève le monde*".

Élisabeth espère : c'est ce qui la maintient avec force et sérénité sur le chemin de la sainteté. Elle espère, c'est-à-dire qu'elle attend du Seigneur les dons, les grâces qu'il a promis, pour elle, son mari, sa famille, ses amis, tous ceux qu'elle aime. Car son désir de sainteté est un désir d'aimer, un désir de faire le bien. Déjà dans le *Journal d'enfant*, elle écrivait :

"J'espère, en passant sur cette terre, faire beaucoup de bien"

Plus tard, dans le journal d'adulte, elle précisera :

"Je crois, suivant une parole que j'aime, que nous ne savons pas tout le bien que nous faisons quand nous faisons le bien. » (14 février 1900)

C'est ici que se situe l'importance de l'espérance. Les effets de notre amour ne se font pas sentir immédiatement dans notre vie et surtout dans la vie des autres. Ceux-ci peuvent être longtemps insensibles à notre amour et à nos actions. Ceux-ci sont libres d'en recueillir ou non les fruits. Celui qui aime vraiment sait qu'il ne peut qu'en attendre (dans l'espérance) les fruits, patiemment, au cœur et au-delà des découragements, oppositions, contrariétés du quotidien.

Dans son désir de sainteté, dans son désir d'aimer, Élisabeth Leseur place au centre la joie. Elle choisit la joie : "*Une résolution que j'ai prise fortement et que j'ai commencé à mettre en pratique malgré un état physique et moral défectueux, c'est de rester « joyeuse » au sens chrétien du mot, joyeuse envers la vie, envers les autres et même envers moi, autant que je le pourrai*" (10 septembre 1901)

Mais le choix de la joie est lié à son désir d'être vraiment chrétienne et surtout apôtre. Voici quelques expressions tirées de son *Journal et pensées de chaque jour* : *“Être chrétienne, être apôtre, et que je suis peu digne de ces deux titres !”* (21 novembre 1904)

Ailleurs, elle écrit :

“J’ai senti vivement, ces temps-ci, que je suis à un tournant de ma vie, que j’arrive à un moment où j’en dois faire une œuvre merveilleuse, plus haute, la mieux faire servir à la cause sainte de Dieu et des âmes.” (10 décembre 1902)

“Je veux être chrétienne, chrétienne jusqu’aux moelles, et transformée par la grâce.” (17 octobre 1905)

Un sens aigu de l’incarnation et du respect de l’humain

Élisabeth Leseur est une femme assez accomplie. Elle est instruite et douée. Elle fut une véritable épouse, mettant au premier plan ses devoirs vis-à-vis de son mari, de son foyer, de sa famille et du milieu professionnel et amical qui entourait le couple. Elle a le souci d’être à la hauteur, elle en a le goût. Elle cherche - comme elle le dit elle-même - à “comprendre son temps et à ne pas désespérer de l’avenir”. Elle s’intéresse beaucoup aux situations rencontrées lors des voyages que Félix et elle font ensemble. Elle est très sensible aux questions sociales, à l’enseignement du pape Léon XIII sur ces questions et aux efforts d’évangélisation de l’Action catholique récente. Elle fait partie de la Ligue des Femmes Françaises, fonde, avec d’autres, comme nous l’avons déjà signalé, un foyer de jeunes travailleuses au Vésinet et va dans les paroisses des faubourgs nord de Paris visiter les foyers et rencontrer femmes.

Elle est une femme de cœur, mais elle attache une importance considérable à l’intelligence, intelligence des situations, intelligence de la foi chrétienne. Elle étudie : elle lit l’Évangile et de nombreux livres, comme en témoigne le relevé des livres de sa bibliothèque que fit Félix Leseur après sa mort. Elle s’irrite de l’ignorance des chrétiens.

“Je lis l’Évangile et, à cette suave lumière, je découvre encore en moi bien des « recoins » d’égoïsme et de vanité. Livre unique, sans cesse lu et sans cesse nouveau, beau d’une beauté souveraine, resplendissant de vérité ; d’une grâce et d’un charme exquis, où l’on puise sans cesse et que rien n’épuise ! Don béni de Dieu, pourquoi les hommes t’oublient-ils, puisque par toi seulement ils apprendront de nouveau la charité ?” (29 mars 1900)

Elle a confiance dans l’intelligence et, dans son petit traité *« La Femme chrétienne »*, elle se lance dans une promotion assez vigoureuse de la femme

« Je suis parfois effrayée de voir à quel point la majeure partie des femmes ignorent tout de la religion dont elles font profession. Son esprit même leur demeure totalement étranger ; ses dogmes si impérissablement vivants semblent un poids mort qu’elles traînent après elles ; et l’effroyable étroitesse de leur vue en matière de doctrine montre à quel point le Cœur du Christ a cessé de battre pour elles sous le

voile des rites et des symboles. Elles ont même perdu le sens de cette merveilleuse liturgie catholique qui accompagne le chrétien du berceau à la tombe et qui est faite de tous les plus beaux élans humains surgis à travers les âges sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. Elles sont cette chose navrante, ce corps dépourvu d'âme, qu'on appelle une femme « pratiquante », et non ce résumé de toute noblesse d'esprit, de toute beauté intérieure, de toute activité d'âme que devrait être une chrétienne. »

Cette intuition de l'incarnation la conduit à un immense respect des réalités humaines. Et c'est ce qui inspire à Elisabeth Leseur cette extrême délicatesse dans son témoignage et dans son apostolat. Elle témoigne, elle est apôtre réellement, mais avec un respect de l'autre qui est extraordinaire, peu fréquent. Elle a une véritable stratégie apostolique

« Beaucoup ignorent Dieu ou Le connaissent mal. Ce n'est ni en polémiquant, ni en discourant que je pourrai leur faire connaître ce qu'Il est pour l'âme humaine. En luttant contre, moi-même, en devenant, avec l'aide de Dieu plus chrétienne et plus vaillante, je rendrai témoignage à Celui dont je suis l'humble disciple. Par la sérénité et la force que je veux acquérir, je prouverai que la foi chrétienne est belle et grande et qu'elle apporte la joie avec elle. En cultivant en moi toutes les facultés supérieures de l'esprit, je proclamerai que Dieu est la suprême Intelligence et que ceux qui Le servent peuvent puiser sans fin à cette source bénie de lumière intellectuelle et morale. » (20 mai 1900)

Dès le début de son journal elle écrit son désir d'aller vers les croyants des autres religions ou vers les non-croyants.

“Je veux aimer d'un amour particulier ceux que leur naissance, leur religion, ou leurs idées éloignent de moi ; ce sont ceux-là surtout que j'ai besoin de comprendre et qui ont besoin que je leur donne un peu de ce que Dieu a mis en moi” (19 septembre 1899)

Mais elle veut aller aussi vers « les petits », vers « ceux qui souffrent et pour qui la vie est dure » et elle a le souci d'aimer particulièrement les pécheurs.

“ (...) ne pas avoir de mépris pour ceux qui jouissent et vivent dans l'égoïsme. Plus que les autres, peut-être, ils ont besoin d'être aimés, besoin qu'un peu de charité leur révèle Dieu” (10 septembre 1901)

Ailleurs, elle exprime la souffrance qu'elle éprouve devant *“l'ostracisme injuste et antichrétien dont sont frappés les juifs dans certains milieux”* et à ce propos elle parle d'une croisade qu'il faudrait mener contre toutes ces formes de haines.

La traversée de la souffrance et la communion des saints

Élisabeth Leseur a été malade tout le temps et a souffert avec un courage et une paix assez exemplaires. Et elle a beaucoup souffert aussi de la mort d'êtres chers, son père, sa jeune sœur Marie, sa sœur Juliette, son neveu Roger. Mais il était une souffrance qui la meurtrissait davantage, dont elle se plaint à plusieurs reprises dans son *Journal et pensées de chaque jour* c'était celle que lui causait le fait de ne pas pouvoir partager sa foi avec son

époux Félix et le fait que celui-ci était souvent assez ironique par rapport aux “choses religieuses”. Elle partageait avec lui vraiment tout le reste dans une communion conjugale qui semble avoir été étroite et heureuse.

Elle dit comment elle souhaite être, auprès de lui, ce qu'elle désire faire. Elle parle, dans son *Cahier de résolutions* de ses devoirs envers son mari :

“ Tendresse qui n’a même pas le mérite d’un devoir, souci constant de lui être utile et agréable. Surtout observer une extrême réserve sur tout ce qui touche aux choses de la foi qui pour lui sont encore recouvertes d’un voile. (...) Lui montrer les fruits sans la sève, ma vie sans la foi qui la transforme, la lumière qui est en moi sans parler de Celui qui l’apporte à mon âme ; révéler Dieu sans prononcer son nom, voilà, je crois la seule forme que peut prendre mon désir de conversion et de sainteté pour le cher compagnon de ma vie, mon Félix, bien aimé. »

Mais elle souffre parfois cruellement. A Rome, en juillet 1903, elle crie sa douleur, car elle est entourée d’ironie, de critique et d’indifférence.

“Combien il est douloureux de sentir tout ce qu’on aime, tout ce qui fait vivre, méconnu ou attaqué par des préjugés, des haines, ou bien de sentir l’indifférence complète pour les choses les plus grandes de la vie et de l’âme !”¹

Mais ailleurs elle dit :

“Tout ce que cela représente de souffrances, je l’offre pour les âmes qui me sont si chères. Rien ne se perd, pas une souffrance, pas une larme” (29 mars 1902)²

Ainsi ses souffrances, elle ne les montre pas. Elle les offre.

“Personne ne doit connaître les combats, les regrets, les souffrances que, comme toute créature humaine, je porte en moi”

Pour elle, la souffrance a les effets et porte les fruits suivants :

- la souffrance nous lie au Christ Jésus ;
- la souffrance nous éduque de quelque manière : quand elle survient, elle nous fait connaître des choses que nous ne connaissions pas ;
- la souffrance nous fait réaliser que notre moi (que notre être) est plus fort que nous ne le pensons ;
- la souffrance, dans certaines de ses formes où Dieu semble résolument absent et silencieux, effectue la transformation spirituelle et mystique que Jean de la Croix appelait « la nuit obscure » ;
- la souffrance nous conduit à la compassion envers tous ceux qui souffrent.

Les sources de l’attitude de sagesse d’Elisabeth Leseur devant la souffrance se trouvent dans les écrits de Thérèse d’Avila, Catherine de Sienne et Jean de la Croix. Mais elles se trouvent aussi vraisemblablement dans la dévotion contemporaine au Sacré Cœur et surtout dans le dogme et la réalité de la communion des saints.

¹ op. cit., p. 106.

² op. cit., p. 98.

En effet, cette réflexion sur la souffrance se fonde ou s'articule sur le versant plus positif de la réflexion sur le salut, la communion des saints, cette solidarité qui lie tous les êtres dans le désir de la vie, de la sainteté et dans le partage des souffrances. Autrement dit la communion des saints est cette capacité qu'ont les chrétiens, membres du Corps du Christ, à porter les fardeaux les uns des autres.

Il y a chez Élisabeth Leseur un profond désir de sainteté qui s'exprime lorsqu'elle était enfant. On est heureux de constater que ce désir s'est approfondi dans le temps, qu'il a duré, qu'il est devenu, d'une certaine manière, encore plus vif en mûrissant dans la cohérence d'une vie et d'une pensée qui s'est nouée autour des thèmes évoqués : l'espérance, le sens des réalités et la tâche de l'apôtre, la traversée de la souffrance et la communion des saints.

Frère Eric de Clermont-Tonnerre, op